



HAL
open science

Queneau, Les Temps Modernes, Sartre

Jean-Charles Chabanne

► **To cite this version:**

Jean-Charles Chabanne. Queneau, Les Temps Modernes, Sartre. Temps Mêlés-Documents Queneau, 1987, 3e colloque international R. Queneau " Queneau et/en son temps " (Verviers [Belgique], juillet 1986), 150 + 33-36, pp.355-361. <hal-00921929>

HAL Id: hal-00921929

<https://hal.science/hal-00921929v1>

Submitted on 22 Dec 2013

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire HAL, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization

Jean-Charles Chabanne

QUENEAU, LES TEMPS MODERNES, SARTRE

Article paru dans *Temps-Mêlés-Documents-Queneau* 150 + 33-36, 1987, actes du 3ème colloque international
R. Queneau « Queneau et/en son temps », Verviers [Belgique], juillet 1986, pp. 355-361.

Un des thèmes souvent relancé lors du 3e Colloque de Verviers, et concernant autant l'œuvre et sa portée que l'aspect biographique et historique, trouverait sa meilleure expression en une question : « Queneau et la philosophie ? ». Dans ce cadre, parmi les textes les plus importants, on doit citer *Philosophes et Voyous*, paru en janvier 1951 dans le n° 63 de la revue *les Temps modernes*. Mis à part son contenu et ce qu'il révèle de la définition du philosophe par R. Queneau, cet article est l'occasion de mesurer la participation de Queneau à une entreprise éditoriale qui devait marquer les années d'après-guerre, en matérialisant l'effort de la philosophie pour prendre pied directement dans l'Histoire du temps.

Philosophes et Voyous reste la seule participation importante et spécifique aux *Temps modernes*. Queneau y a publié, par ailleurs, un court article en février 1947, *le Café de la France* ⁽¹⁾ et en prépublication, la *Petite Cosmogonie portative* ⁽²⁾ et *le Dimanche de la vie* ⁽³⁾.

Comme le précise Queneau, dans une notule qui suivait *Philosophes et Voyous*, cet article était annoncé comme « devant paraître » depuis le na 17 de février 1947. S'il souligne aimablement et malicieusement ces quatre années de retard, c'est sans doute que ce délai était alors fort long pour la publication dans *les Temps modernes*. A la fin des années 40, c'est en effet une revue qui domine ou au moins qui oriente fortement le « champ intellectuel » parisien ⁽⁴⁾, et dont le principal effort est de suivre l'actualité de plus près.

Revue-phare, elle regroupe depuis sa création des personnalités diverses ; le groupe « existentialiste », autour de Jean-Paul Sartre et Simone de Beauvoir, est dominant, mais n'a pas encore éliminé des individus déjà différenciés, comme Aron, ou qui prendront plus tard leurs distances, comme Merleau-Ponty. La position hégémonique de la revue se manifeste dans l'autorité avec laquelle elle impose ses jugements et ses analyses, habituellement péremptoires ; par là, elle se montre l'organe du groupe dominant l'ensemble plus large des « intellectuels », philosophes, écrivains, journalistes, professeurs et étudiants.

Quelle est la place de Queneau dans cet ensemble des intellectuels, donc par rapport à la revue ? Il fait indiscutablement partie de ce groupe culturel, d'abord par sa formation universitaire, mais surtout (car elle manque de prestige) par son passé surréaliste (envié par Sartre et Beauvoir ⁽⁵⁾), par son statut d'écrivain (depuis 1933), et enfin, par sa profession d'employé puis de responsable dans la plus prestigieuse des maisons d'édition : Gallimard. Sa position est donc assurée, mais aux yeux de ses pairs plus qu'aux yeux du public ; sa notoriété devra attendre *Zazie* et les *Exercices de style*, et restera toujours relative.

Il a cependant sa place parmi ceux qui, comme Sartre se définira dans *les Mots*, et Simone de Beauvoir dans ses *Mémoires*, se sentent investis d'un rôle moteur dans le monde de l'art, mais aussi et en conséquence dans le monde tout court, qu'ils dominent, qu'ils

comprennent et qu'ils expliquent du haut de la citadelle philosophique. Ce qui justifie, en partie, ses prises de position dans des articles de revues comme *Volontés* ou *la Critique sociale*, puis dans *Front national* ou *les Lettres françaises*, entre autres.

On ne peut mieux mesurer les effets de cette commune position sociale qu'en observant comment Queneau s'est agrégé «tout naturellement» aux groupes d'amis et de relations qui animaient de leur côté (celui de la Résistance) la vie culturelle à Paris sous l'Occupation, vie culturelle matérialisée par la fréquentation de certains cafés de la Rive Gauche, de certaines chambres d'hôtel, ou de certaines manifestations culturelles et mondaines : «la création des *Mouches* est l'occasion de nouvelles amitiés - Leiris, Camus - qui cooptent Sartre dans un cercle comprenant Picasso, Bataille, Queneau» (7), cercle auquel Queneau s'était joint par le truchement de Leiris.

C'est en intellectuel que Queneau est d'abord connu des futurs initiateurs de la revue, Sartre et S. de Beauvoir : «deux auteurs, inconnus de nous, éveillèrent notre curiosité : Raymond Queneau avec *les Derniers Jours* et Michel Leiris avec *l'Age d'homme*», écrit-elle (7). C'est ensuite Leiris qui présente Queneau et Sartre l'un à l'autre, vers la fin 1943 : «Queneau était un des meilleurs amis de Leiris ; je ne sais plus comment se décida notre première entrevue avec lui ; elle eut lieu au Flore (...). Nous fûmes étonnés d'apprendre qu'il s'entendait aux mathématiques et lisait couramment Bourbaki. (...) Il était en de nombreux endroits d'une remarquable érudition (...). Il éclatait d'un rire, dont, réflexion faite, le sens était toujours incertain» (8). On voit comment Queneau à la fois se trouvait digne de ces universitaires prestigieux, par ses talents, l'érudition d'un autodidacte forcené, et commençait par s'en distinguer par son goût du savoir encyclopédique, par sa curiosité ouverte aux sciences et aux mathématiques, enfin, et surtout, par son scepticisme, jubilatoire mais radical.

C'est donc au milieu des passions et des épreuves de la guerre que se noue ce qui est d'abord entre Sartre et Queneau une relation de

camaraderie, une complicité limitée aux discussions savantes, aux projets communs, mais aussi aux rigolades de café et aux plaisirs de la table : «nous nous retrouvions, par petits groupes ou tous ensemble, au Flore, dans de modestes restaurants du quartier, et souvent chez les Leiris. Quelquefois aussi j'invitais à dîner les Leiris, les Queneau, Camus...» (9). C'était l'époque des «fiestas», dont la réputation allait si longtemps poursuivre les existentialistes : sous l'effet de l'ivresse, raconte S. de Beauvoir, «Queneau et Bataille se battaient en duel avec des bouteilles» (10). Le goût de l'alcool n'empêchant pas ces intellos de se livrer à leur art favori : la conversation savante. S. de Beauvoir rapporte quelques échanges qui sont frappants, car ils illustrent bien quelles pouvaient être les valeurs culturelles sur lesquelles se fondait la reconnaissance mutuelle : en 1944, «au premier étage du Flore, Sartre demanda à Queneau ce qui lui restait du surréalisme : «l'impression d'avoir eu une jeunesse» nous dit-il. Sa réponse nous frappa, et nous l'enviâmes» (11). Ou encore, en juin 1945 : «assise sur l'herbe à côté de Queneau, je discutai avec lui sur «la fin de l'histoire». (...) Queneau, initié à Hegel par Kojève, pensait qu'un jour tous les individus se réconcilieraient dans l'unité triomphante de l'esprit» (12). Doit-on voir, dans ce discours indirect, l'ironie d'une incrédule, face à un Queneau plus enthousiaste ? Il est difficile d'en savoir plus. Ce qui reste sûr, c'est que Queneau faisait partie du groupe qui sympathisait avec le noyau de la rédaction des *Temps modernes*. Mais malgré le goût qu'on pouvait avoir de sa drôlerie (13) ou de sa poésie (14), il n'a sans doute jamais été très proche idéologiquement et tactiquement de la revue et de son principal animateur : Jean-Paul Sartre.

Une des questions soulevées par la publication de *Philosophes et Voyous* reste pour moi sans réponse assurée : quelles ont été, dans les années 40 et 50, les relations personnelles et intellectuelles de Sartre et de Queneau ? Je n'ai pas obtenu, sur ce sujet, beaucoup d'informations de la part des témoins directs. Michel Rybalka doute qu'il y ait eu «une correspondance de quelque substance entre les deux hommes» ; A. Cohen-Solal m'a écrit n'avoir pas trouvé d'autres textes sur les rapports

Sartre-Queneau que les souvenirs de S. de Beauvoir ⁽¹⁵⁾. On en est donc réduit à des hypothèses fondées sur la confrontation des œuvres et des parcours personnels.

En 1947, en 1951, Queneau est-il encore attaché à une forme de ce que Sartre théoriserait sous le terme *d'engagement* ? On peut le penser, car la part de l'œuvre de Queneau, constituée d'interventions dans divers périodiques, illustre cette thèse que le devoir de l'écrivain est de faire servir sa plume et sa notoriété au changement des conditions concrètes d'existence : «le littéraire doit connaître son métier et, comme tout producteur, collabore à la vie sociale. Il n'y a jamais contradiction entre les deux choses ; car si la société ne convient pas à l'artiste, il n'a qu'à la transformer - c'est très simple» ⁽¹⁶⁾. Ces lignes datent de 1938, mais l'activité journalistique de Queneau reprend de plus belle après la guerre : «après l'étrange période de la revue *Volontés* (déc. 1937 - avr. 1940), Queneau reprend, dans la Résistance, dans les années qui suivent la libération, et jusqu'en 1956 une attitude politique ferme, dénuée de toute équivoque. Il collabore amplement aux journaux et revues de la mouvance communiste (*Front national, l'Eternelle revue, Action, les Lettresfrançaises*) et ses textes sont souvent d'une violence extrême» ⁽¹⁷⁾. Dans ces conditions, l'écriture n'a pas un enjeu esthétique ou narcissique ; mais politique, mais empirique. Elle s'y veut un acte, une prise d'appui sur les consciences et donc sur les pratiques, une interpellation d'homme à homme dans des situations concrètes dont il s'agit de donner la clef pour guider l'action. Et ce d'une manière plus directe, plus urgente, que par le truchement de l'œuvre fiction, dont le rapport à la réalité, quoique jamais inexistant, est toujours indirect et incertain.

Le jugement politique et moral (l'un étant lié à l'autre) apparaît nettement dans la grande majorité des articles repris dans *Bâtons, Chiffres et Lettres* et dans *le Voyage en Grèce* ⁽¹⁸⁾, autant que dans «Philosophes et Voyous» ⁽¹⁹⁾. Queneau y règle des comptes, adresse des mises en garde contre ses ennemis politiques (la droite, d'une manière générale), contre

les trahisures et les naïvetés d'acteurs sociaux qui masquent leurs rôles pour mieux dissimuler leurs surdéterminations : les philosophes, les bourgeois, les artistes ...

Cependant, une commune conception de l'«engagement» entre Sartre et Queneau n'est pas assurée. Et de toute manière elle ne permet pas de penser que les deux hommes aient entretenu des relations plus étroites que, pour commencer, une simple camaraderie, et pour finir, de communs intérêts professionnels. Jamais bien au-delà de ce que leur imposait la fréquentation d'un même milieu ou, pour parler comme Bourdieu, la reconnaissance des mêmes valeurs culturelles, un «éthos social» commun. Chez Gallimard, Queneau et Sartre publient ; ils sont membres du jury de la Pléiade à partir de février 1944 ⁽²⁰⁾. Queneau, familier de la rédaction, introduit aux *Temps modernes* des débutants (Boris Vian ⁽²¹⁾) ou des personnalités (Vittorini ⁽²²⁾) et fréquente les locaux de la revue assez régulièrement ⁽²³⁾.

Queneau propose à Sartre et à S. de Beauvoir une participation à la collection «Les Ecrivains célèbres» : on fait le projet, pour Sartre d'un *Mallarmé*, pour Beauvoir d'un *Sade*. En 1945, lors d'une conférence sur la littérature française de 1938 à 1945, Queneau «insiste sur Sartre» ⁽²⁴⁾.

En retour, dans cet échange de bons procédés qui scelle la reconnaissance sociale mutuelle et fait circuler et prospérer le capital culturel, peut-on imaginer une commande de Sartre auprès de Queneau ? Commande prévue depuis 1947, d'où les annonces d'un article de Queneau dès cette année ? Ou bien est-ce Queneau, qui, sur un sujet qui lui tenait à cœur, et alimentait par ailleurs ses romans, a jugé qu'il trouverait sa meilleure tribune aux *Temps Modernes* ? Il peut sembler probable que le sujet était en attente : dans les notes, le parallèle du philosophe et du voyou s'ébauche, Queneau s'interroge sur la valeur philosophique de la «Weltanschauung» voyoue ... Il y a *Pierrot mon ami* (qui ne fut pas apprécié de Sartre et de Beauvoir... ⁽²⁵⁾) ; la question du voyou philosophe est d'actualité dans le projet de révision de la

philosophie qu'est l'existentialisme (critique de la philosophie scolaire). Queneau, de son côté, depuis *le Chiendent*, poursuit l'espoir d'un renouvellement du discours philosophique ⁽²⁶⁾ : le néo-français pour une néo-philosophie, un peu voyoue, sans les illusions d'une philosophie démagogique ou dévoyée. Queneau, avec «Philosophes et Voyous», commence d'écrire la partie critique d'un potentiel «portrait du philosophe» ... qui n'aurait sans doute pas porté ce nom, si l'on en juge par la critique politique qui est faite du philosophe bourgeois. y a-t-il d'ailleurs un terme pour «faire la théorie» d'un Valentin Brû ? On peut en douter. Queneau, dans des notes inédites, oppose, lui, le *sophophile* au *philosophophile* ⁽²⁷⁾.

Ainsi, l'article de Queneau, par son impertinence, mêlée de référence à la méthode philosophique traditionnelle, à ses auteurs et à ses méthodes, est bien digne de figurer dans la revue que dirige l'auteur de *l'Être et le Néant*. Queneau retourne en vérité philosophique une injure alors jetée à la face des «existentialistes» : démarche classiquement philosophique ... Sartre, lui, béatifie un vrai voyou : Jean Genêt (1952). Queneau peut bien donner du «voyou» à des gens aussi respectable que Kierkegaard, Sartre ou Prévert ⁽²⁸⁾ ! *Franc Tireur* déclare que «ce rapprochement, qui bouscule à la fois la fierté du voyou et la dignité du philosophe, ne surprendra pas les lecteurs de la revue» ⁽²⁹⁾. Dont acte.

Ces analogies qui semblent rapprocher Sartre et Queneau autour de l'apologie du voyou sont relatives cependant ; car je mettrais entre eux un trait distinctif irréductible : leurs conceptions de la Vérité. Queneau n'a pas la tranquille assurance de l'idéologue Sartre. Sa conscience inquiète des incertitudes de la connaissance, sans doute liée à l'incertitude de sa propre position sociale, le pousse à un scepticisme permanent qui n'est pas partagé, loin s'en faut, par le Sartre des années 40 et 50, dont la confiance dans une solution positive aux lacunes de l'éthique reste inébranlable. Queneau ne se laisse aller à des affirmations péremptoires que dans certaines notes, qui resteront dans ses tiroirs. Par exemple : «je crois que toute analyse de notre époque est

fausse jusqu'à maintenant, c'est-à-dire jusqu'à la révélation (par moi) de la dialectique du philosophe et du voyou» ⁽³⁰⁾. Mais ces excès de forfanterie (à quel degré d'ironie ?) ne sont pas de son goût : «quand j'énonce une assertion, je m'aperçois tout de suite que l'assertion contraire est à peu près aussi intéressante ... » ⁽³¹⁾.

Sur la base de cette divergence essentielle sur la valeur de vérité du discours philosophique, il me semble que le rapprochement Sartre-Queneau, illustré par la publication de «Philosophes et voyous» dans *les Temps modernes*, n'a jamais été que conjoncturel. Queneau, en 1943, était encore, et malgré ses romans publiés, un «débutant» comme Sartre. Appartenant tous deux à la même maison d'édition, au même milieu intellectuel, au même groupe social d'origine, partageant certaines sympathies politiques et esthétiques, il semble naturel qu'ils se fussent rapprochés durant les temps de leur « jeunesse » à St Germain des Prés, aux alentours de la Libération. Mais leurs carrières, en s'affirmant, ont divergé. De camarades, ils devenaient non pas exactement concurrents, puisque leurs stratégies ne se sont jamais affrontées, quoique leurs options politiques se soient différenciées de plus en plus nettement, mais autonomes. Assez célèbres l'un et l'autre – soyons juste, l'un beaucoup plus que l'autre, surtout à l'étranger – pour exister isolément dans le champ culturel, et même pour s'y opposer publiquement, si Queneau, laissant en plan les thèses critiques de *Philosophes et Voyous* (qui visaient aussi les Sartre ...) n'avait pas choisi de se retirer du jeu.

Philosophes et Voyous, comme si Queneau n'y avait pas donné assez d'importance, ne sera jamais achevé, basculant, avec d'autres notes et d'autres projets, dans cette partie de l'œuvre que Queneau a progressivement occultée. Pour trouver une autre voie, qui s'interrompt après *Morale élémentaire*. Pourtant, certaines notes inédites peuvent être rapprochées de «Philosophes et voyous» pour éclairer quelle opinion critique pouvait se faire Queneau du philosophe en qui Sartre s'identifiait pleinement. Queneau se promet de démontrer cette thèse, «à un âge plus avancé», car «c'est une rude besogne», que «philosophie,

police et religion sont trois phénomènes simultanés»⁽³²⁾. Car la philosophie n'est possible, en tant que contemplation du monde, qu'au sein d'une société qui relâche assez de ses contraintes pour autoriser le décalage critique où s'inscrivent les philosophes. Mais alors la police doit intervenir pour pallier les conséquences indésirables et les dérèglements de ce relâchement ; d'où «sans police, pas de vie philosophique possible. En assumant les tâches de la morale coutumière, la police permet la liberté, rend libre le philosophe. A vrai dire, elle lui enlève toute responsabilité»⁽³³⁾. On retrouve trois notions dont *Philosophes et Voyous* développe partiellement les interrelations : le philosophe (bourgeois), la police (Vidocq), la religion (Chateaubriand). Le philosophe est ainsi rapproché du voyou (puisqu'il rend nécessaire la police) et du théologien-apologiste (parce qu'il a, comme ce dernier, le goût de l'Ordre, donc de la police). Sans se confondre avec les deux autres, le philosophe participe en fait du système social qu'il prétend remettre en cause fondamentalement. Le philosophe est ainsi un subversif abstrait, qui appelle à une révolution dont il mesure mal les conséquences et dont il se garde bien de provoquer la venue dans les faits. Quoi de plus opposé, dans cette ébauche d'analyse, à la définition par Sartre de son propre rôle ?

S'il semble qu'il y ait peu de témoignages des relations de Sartre et de Queneau, il nous reste une Histoire et des textes, qui peuvent laisser à penser. Queneau, Sartre : la collaboration inachevée de Queneau aux *Temps Modernes* demeure énigmatique, sauf à deviner quelles charges critiques, quelles polémiques *sérieuses* portait un texte apparemment désinvolte. «Il éclatait d'un rire dont, réflexion faite, le sens était toujours incertain»⁽³⁴⁾.

NOTES

(1) *Les Temps Modernes* n° 17, pp. 938-942 ; repris dans *Contes et Propos*, Paris, Gallimard, 1981, pp. 147-153.

(2) N° 38 (nov. 1948), 43 (mai 49), 47 (juil. 49).

(3) N° 74 à 76, déc. 51 à fév. 52.

(4) Anna BOSCHETTI, *Sartre et les « Temps Modernes »*, Paris, Minuit, 1985.

(5) Voir note 11.

(6) Anna BOSCHETTI, *op. cit.*, p. 176, note.

(7) *La Force de l'âge (FA)*, Paris, Gallimard, 1960, rééd. Folio, tome I, p. 328.

(8) S. DE BEAUVOIR, *ibid.*, p. 642.

(9) *Ibid.*, p. 643.

(10) *Ibid.*, p. 656.

(11) *Ibid.*, p. 655.

(12) *Ibid.* *La Force des choses (FC)*, Paris, Gallimard, 1963, rééd. Folio, t.1, p. 56.

(13) *FC*, I, p. 251.

(14) «Nous nous récitions des morceaux des *Ziaux* de Queneau : [Nous lézards aimons les Muses] [Et les Muses aiment les arts]. In *FA*, t. I, p. 671).

(15) Je remercie les personnes qui ont bien voulu me faire part de ce qu'ils savaient sur la question : Robert Gallimard, Anna Boschetti, Michel Rybalka, Annie Cohen-Solal, Michel Contat.

(16) *Volontés* n° 3, *Le Voyage en Grèce*, p. 95.

(17) N. ARNAUD, *op. cit.*, 1986, p. 46.

(18) Surtout chroniques de *Volontés* et de *Front national* (Lectures pour un front).

⁽¹⁹⁾ Voir *Philosophes et Voyous : une collaboration inachevée aux Temps Modernes* (1951), Actes du 3^e Colloque R. Queneau de Verviers (1986).

⁽²⁰⁾ Févr. 1944, *FA I*, p. 650.

⁽²¹⁾ Fin 1945, *FC I*, p. 89.

⁽²²⁾ Mai 1946, *FC I*, p. 115.

⁽²³⁾ Ibid.

⁽²⁴⁾ En Suède et en Finlande, nov. 45 ; cf. A. BLAVIER, *Chronologie de R. Queneau, Europe 650-651*, juin-juil. 1983, p. 138.

⁽²⁵⁾ «Queneau publia Pierrot mon ami dont les drôleries me parurent trop étudiées» (sic !), *FA II*, p. 615.

⁽²⁶⁾ *Le Voyage en Grèce*, pp. 219-222. Cf. *Bâtons, Chiffres et Lettres* p. 63.

⁽²⁷⁾ Ff. ms. incipit : «L'Angleterre est un pays logarithmique ... », C.D.R.Q. n° 43, Verviers.

⁽²⁸⁾ *Bâtons, Chiffres et Lettres*, p. 247-248.

⁽²⁹⁾ *Franc Tireur*, 22 nov. 1951.

⁽³⁰⁾ Dossier C.D.R.Q. n° 43, fo. 28.

⁽³¹⁾ *Entretiens avec G. Charbonnier*, p. 12.

⁽³²⁾ Dossier C.D.R.Q. n° 22bis, 6 ff. ms. «La philosophie n'est pas abstraite ... », intitulé par Blavier : «Philosophie, police et religion», fo. 6.

⁽³³⁾ Ibidem.

⁽³⁴⁾ Cf. supra note 8.